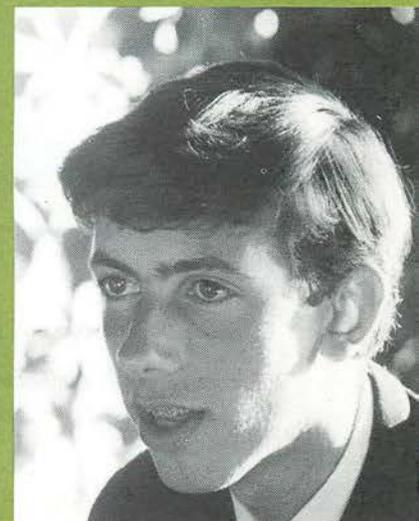
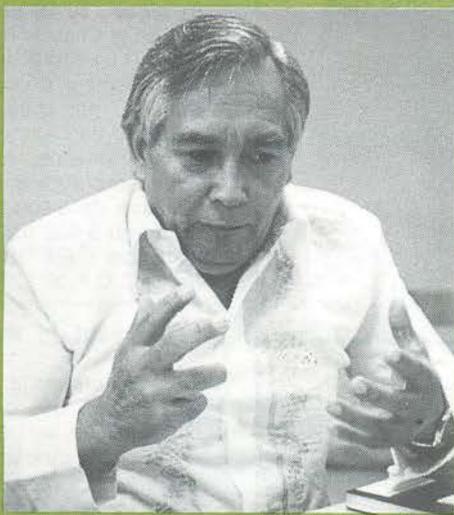
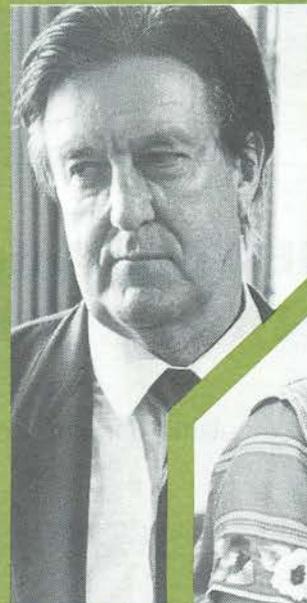


TRIBUNE DE CAUX

changer

CONFERENCES DE CAUX 86

LE DIALOGUE DES CONTINENTS





NUMÉRO SPÉCIAL – CAUX 1986 SOMMAIRE

Les Amériques en tête à tête Du nord, du centre, du sud, ils sont venus dialoguer	p. 4
Présence des Africains et des Asiatiques avec leurs richesses, leurs souffrances, leur potentiel.	p. 8
Une initiative franco-allemande A propos de la résistance allemande un coin du voile est levé	p. 11
Deux cents jeunes en forum Leurs recherches, leurs espérances	p. 13
L'homme et l'économie A la rencontre des besoins de l'humanité	p. 14
Caux et les médias	p. 16
	p. 18

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie
Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel
Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth,
Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films
de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou
Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flan-
drin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou
par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Ge-
nève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, ave-
nue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P.
000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention
« abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de
« Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte
Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque
bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement
avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à
« Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116
Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des
adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer
en définitive que par la transformation des
hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Telle est la pratique.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir
un dialogue fécond là où règne l'antagonisme,
de guérir les hommes de leurs préjugés et
de leurs haines jusque dans l'arène sociale
et politique ou dans les relations interna-
tionales. Telle se présente l'action sur le
terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis
plusieurs décennies par des personnes ani-
mées par l'idéal chrétien, le Réarmement
moral se veut ouvert à des hommes de
toutes croyances dans un respect mutuel et
en vue d'un combat commun pour un avenir
meilleur.*

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :



QUARANTIÈME ANNIVERSAIRE

Les deux premiers week-ends de la conférence ont marqué avec une certaine solennité le quarantième anniversaire de l'ouverture du centre international de Caux. Rarement avait-on vu une telle affluence dans la grande salle de l'ancien Caux-Palace que pour la réunion d'ouverture, le 12 juillet : 800 personnes, dont des représentants des autorités suisses aux plans communal, cantonal et fédéral. Ce sont MM. Daniel Schmutz, président du Conseil d'Etat du Canton de Vaud, et Jean-Jacques Cevey, syndic de Montreux et vice-président du Conseil national, qui ont apporté les félicitations et les vœux de leurs instances respectives (voir *Changer* N° 180, août-septembre).

Le 20 juillet, le cardinal Franz König, ancien archevêque de Vienne (Autriche), a saisi l'occasion de sa visite à Caux pour adresser au Réarmement moral un appel relatif aux tâches prioritaires qu'il sou-

haite lui voir jouer à l'avenir : le dialogue à instaurer entre l'Est et l'Ouest, la formulation et la mise en œuvre d'un « plan mondial visant à protéger la création divine ». Le cardinal a précisé qu'il voyait dans le Réarmement moral « une force à l'action au niveau idéologique, capable de mettre les hommes des différents systèmes au défi de changer, de les ouvrir à une nouvelle dimension morale et spirituelle ».

Parmi les personnalités suisses qui sont venues à Caux au cours de l'été se trouvent M. Alexandre Hay, président du Comité international de la Croix-Rouge, et son successeur désigné, M. Cornelio Sommaruga, actuellement secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, Mgr Pierre Mamie, évêque de Lausanne, Fribourg et Genève, ainsi que M. Jean-Pierre Jornod, président de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse.

Message du premier ministre japonais

Le premier ministre du Japon, M. Yasuhiro Nakasone, a rendu hommage au rôle joué par le Réarmement moral dans l'édification du Japon d'après-guerre. Dans un message lu à la conférence, M. Nakasone a rappelé le séjour qu'il avait fait à Caux en 1950 avec une délégation représentant tous les secteurs de la vie japonaise. Il était alors le plus jeune député nippon.

« Le Réarmement moral a contribué à ramener le Japon dans la famille des nations, déclare M. Nakasone, et il a joué un rôle important, au cours de la décennie qui a suivi, dans la reconstruction du Japon en aidant nos compatriotes à accepter la nécessité de principes moraux comme fondement d'une démocratie agissante.

« Le Japon, ajoute le premier ministre, doit faire face aujourd'hui à de nouveaux défis dans la mesure où il est toujours

davantage impliqué dans la communauté internationale. J'ai la ferme conviction que nous, au Japon, devons acquérir une plus grande considération à l'égard du monde dans notre pensée et dans nos actions. Mon gouvernement et moi-même faisons des efforts soutenus dans ce sens. Pour réaliser cet objectif, nous avons besoin de faire appel à nos propres valeurs traditionnelles, ce à quoi le Réarmement moral nous encourage.

« J'ai le sincère espoir et la confiance, conclut M. Nakasone, que l'esprit de réconciliation de Caux atteindra toutes les régions du monde. »

Le message a été lu par M. Masaki Nakajima, fondateur et conseiller principal de l'institut de Recherches Mitsubishi, lors de l'ouverture de la session de Caux destinée aux représentants de la vie économique. Parmi les 560 participants se trouvaient alors 46 Japonais.



Le président du Conseil d'Etat du canton de Vaud, Daniel Schmutz : « Un lieu qui appelle à la hauteur de vue par rapport aux problèmes. »

Daniel Mottu, président de la Fondation pour le Réarmement moral : « Caux, un catalyseur pour ceux qui tentent de faire face aux grands défis de notre époque. »

Le député français Jean-Marie Daillet : « Le Réarmement moral n'en est qu'au début de sa tâche. »

Kazuo Chiba, ambassadeur du Japon à Genève : « Grâce à des initiatives comme celle de Caux, nous avons pu vivre quarante ans de paix. »

LES AMÉRIQUES EN TÊTE À TÊTE

« Je n'ai pas besoin de dire à qui-conque dans cette salle que la communication et la confiance entre l'Amérique du nord et du sud ont parfois laissé à désirer... »

L'euphémisme de ce Virginien donne le ton. Quand une centaine d'Américains du nord et une soixantaine de leurs voisins du sud se retrouvent sur terrain neutre, comme cela a été le cas à Caux du 5 au 12 août, on prend d'abord des gants. Tant de drames et d'incompréhensions ont jalonné l'histoire de ces deux continents reliés par un isthme, mais séparés aussi par tant d'*ismes* destructeurs.

Dans cette maison de Caux, on laisse peu à peu remonter à la surface les souvenirs enfouis, les blessures secrètes, les haines ou les mépris qu'on masquait jusque-là. Derrière la bonne conscience des Américains du nord, comme le remarquait un médecin canadien, il y a eu souvent « un fort degré d'indifférence dû principalement à l'ignorance de l'Amérique latine » et, comme le reconnaissait un Américain de Washington,

le malaise provenant du sentiment de leur responsabilité dans les conflits dont ont souffert les peuples du sud. Il s'est agi, pour eux, d'être prêts tout d'abord à écouter. Ecouter en profondeur ce que les autres ressentent, ce qu'ils finissent par dire quand on leur accorde le temps et l'espace.

Un autre tempérament

Chez les Latino-Américains, les passions sont souvent plus violentes, à fleur de peau. Mais les changements sont aussi plus spectaculaires, tel cet étudiant guatémaltèque, de conviction marxiste-léniniste, qui avouait détester franchement les Américains. En les côtoyant à Caux, il a commencé à les comprendre et à travailler avec eux. Après une promenade, il dira : « Le chemin de Caux m'a conduit... jusqu'à la chapelle. Je n'étais pas entré dans une église depuis des années, et cela a fait remonter en moi les souvenirs de ma jeunesse et du temps où je priais la Vierge Marie... »

Et cette frêle et jeune femme, du Guatemala aussi, première Indienne à être élue au parlement. Elle parle peu, sa voix est fluette, mais sa conviction pour le peuple indien est vigoureuse : « On parle beaucoup des injustices et des assassinats. Mais on peut aussi tuer des gens en les tenant en marge de la société ; on peut les tuer en les privant des droits dont jouissent les autres. Mon peuple, ajoute-t-elle, veut bâtir un Guatemala uni où tous auront les mêmes chances, que ce soit sur le plan de l'éducation ou du droit à la terre. Il est important que le peuple indien puisse exprimer ce qu'il pense être le meilleur pour le pays. J'espère que notre voix sera respectée. Mais nous aussi devons considérer ce qui est bien pour l'ensemble de la population. »

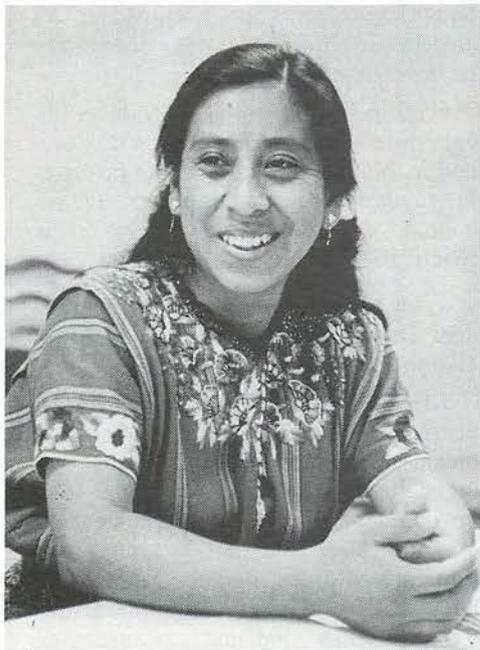
Ce qui frappe chez les Latino-Américains, c'est aussi le respect que certains semblent retrouver, au contact du Réarmement moral, pour la vie familiale. Plusieurs ont relaté avec une émouvante franchise le chemin qui les a amenés à s'excuser auprès de leur conjoint, parfois même à reprendre la vie conjugale après des périodes de séparation ou d'abandon du foyer.

Ce qui, pour nous Européens, comme pour les Américains du nord, aura été la plus grande leçon de ces journées, a été le fait de côtoyer la réalité de ces peuples déchirés par la guerre civile, les assassinats, la terreur ou la dictature. Et pourtant, du cœur même de ces épreuves, s'amorce lentement, par à-coups, avec peine, le processus de la démocratisation (voir ci-contre l'interview des deux syndicalistes d'Amérique centrale). L'espoir, malgré tout, est au bout de la route.

JEAN-JACQUES ODIER



Une séance plénière animée par quelques-uns des soixante-dix Latino-Américains venus à Caux au cours de l'été.



Ana Maria Xuya Cuxil, la première Indienne à être entrée au parlement du Guatemala.

LE COMBAT POUR LA DEMOCRATIE

NOTRE COUVERTURE

(De g. à d. et de haut en bas): Yvonne Orteig, collégienne américaine, Yvon Om, résistante cambodgienne, Ron Peacock, syndicaliste anglais, Ryuzaburo Kaku, P.D.G. japonais, John Green, compositeur de Hollywood, Mme Datuk Saliha, de Malaisie, John Löfblad, syndicaliste international, Ana Maria Xuhia, député guatémaltèque, Diane Bolden, chanteuse américaine, Julio de León, syndicaliste du Salvador, Isaac Amata, cadre nigérian, Nora Saraco, étudiante d'Argentine, Giovanni Bersani, député européen, Jeroen Gunning, étudiant hollandais.

Le mouvement syndical, qui a vu le jour il y a une cinquantaine d'années en Amérique centrale, a joué un rôle de premier plan dans les luttes populaires de cette région et a connu répressions et persécutions à un point inimaginable en Europe. José Luis Grande Preza, secrétaire général de la C.G.T. salvadorienne, et Julio Celso de Leon, secrétaire général de la C.G.T. du Guatemala – deux centrales de mouvance chrétienne – nous ont accordé une interview à l'issue de leur séjour à Caux.

Le Salvadorien a été victime de quatre attentats. En outre, une nuit où, par précaution, il avait choisi de dormir en dehors de chez lui, un commando armé a trouvé son frère et l'a assassiné froidement. Un de ses oncles, prêtre connu, a subi le même sort.

Le Guatémaltèque, qui lutte depuis vingt-six ans au sein du mouvement syndical, a connu la prison et la torture. Recherché par l'armée secrète anticom-

muniste, il a dû s'exiler par deux fois, dont l'une dans ce qu'il appelle par boutade le « paradis » du Salvador et où il a travaillé au côté de son collègue José Luis. En 1974, il a reçu deux balles de 9 mm dans l'estomac lors d'une manifestation du 1^{er} mai, parce qu'il avait eu l'audace de se joindre à la Commission pour les droits de l'homme qui s'était constituée au Guatemala. L'an dernier, enfin, il a été enlevé par des inconnus et n'a dû sa libération qu'à une forte pression internationale. « J'ai eu le temps, dit-il, de crier mon nom au moment de l'enlèvement et cela a mobilisé mes camarades. »

L'histoire de leurs deux pays, comme l'on sait, a été marquée par une succession de dictatures plus ou moins répressives. Ce n'est que depuis quelques années que les syndicats ont pu relever la tête et s'exprimer ouvertement.

– **Julio Celso de Leon**: Au Guatemala, en 1954, le mouvement syndical a été frappé durement. Un an plus tard, le président Castillo Armas a permis aux syndicats de se réorganiser, mais à condition d'adopter une philosophie anticommuniste. Il faudra alors attendre encore vingt ans pour que le syndicalisme voie à nouveau le jour. En 1976, il regroupait 16 % de la population active. Mais trois ans plus tard, une nouvelle répression s'accompagnait de l'élimination physique ou de la disparition de quelques 6800 syndicalistes, du sommet jusqu'à la base, désorganisant complètement le mouvement.

En 1983 enfin, de jeunes officiers arrivant au pouvoir ont laissé se reconstituer les centrales syndicales. Si l'ensemble des syndiqués ne totalise que 5 % de la population active, c'est que le mouvement n'en est qu'à ses débuts et que les travailleurs ont encore peur des groupements paramilitaires.



Les animateurs américains du séminaire sur la « résolution des conflits ».



Jose Luis Grande Preza, du Salvador, et Julio Celso de Leon, du Guatemala, les deux syndicalistes interviewés ci-contre.

Par le mouvement syndical, je puis participer au changement dont notre pays a besoin. Je suis opposé à la lutte armée, ma vocation est démocratique et je crois aux principes chrétiens. Nous pensons pouvoir arriver à créer une certaine convivialité entre tous les Guatémaltèques.

– **Comment votre famille a-t-elle vécu ces années d'épreuves ?**

J.C.L. : Nous avons souvent discuté de mon engagement syndical. Un de mes fils n'était pas d'accord avec les risques que je prenais. D'ailleurs il s'est exilé définitivement. Les autres m'ont appuyé, ainsi que ma femme, bien qu'elle n'ait pas pris part à mes activités.

– **Et au Salvador, M. Grande Preza, quelle est la situation syndicale ?**

J.L. G.P. : Notre organisation est la plus représentative. Avec la centrale affiliée à la Confédération internationale des Syndicats libres (CISL), nous avons créé une Union nationale ouvriers-paysans qui regroupe un demi-million de travailleurs. Il s'agit d'un groupe politico-syndical qui s'est donné pour but de soutenir la démocratisation du pays. Le 15 mars de cette année, nous avons organisé une manifestation qui a rassemblé 100.000 personnes, malgré le fait que nous n'avons pas pu mobiliser les campagnes, la guérilla ayant menacé de mitrailler les cars se rendant dans la capitale. Notre organisation

syndicale a pris des initiatives très concrètes, à commencer par la création d'une université de la paix dans le département de San Miguel, où la guérilla est active. Elle compte déjà, après deux ans, 1000 étudiants. Nous nous efforçons de favoriser la mise en place de la réforme agraire et la construction d'écoles.

– **Comment voyez-vous la situation au Salvador ?**

J.L. G.P. : Le processus de démocratisation commencé en 1979 et surtout en 1983 avec les élections présidentielles a permis un plus grand contrôle sur les formes armées. Même s'ils n'ont pas totalement disparu, les groupes paramilitaires se montrent beaucoup moins dangereux. Les citoyens peuvent maintenant sortir manifester dans la rue sans se faire attaquer.

– **Et la guérilla ?**

J.L. G.P. : Celle-ci n'a pas de programme à offrir à un pays qui a déjà mis en place sa réforme agraire et qui a réformé aussi son système bancaire et les bases de son commerce extérieur.

La guérilla vise avant tout la destruction systématique de notre économie nationale en commençant par l'outil de travail : incendies d'usines et de plantations, destruction d'une partie importante de notre parc de camions et de transports en commun ainsi que de notre réseau ferroviaire, devenu totalement inutilisable ; enfin, pose de mines

dans les cultures pour empêcher les paysans de travailler et pour décourager les investissements.

C'est pourquoi notre centrale syndicale mise sur la reconstruction de l'économie. Nous nous efforçons de favoriser la réouverture d'entreprises, la recherche des matières premières et la réactivation du marché intérieur.

– **La presse a annoncé que le président Duarte tente de relancer la négociation avec la guérilla ?**

J.L. G.P. : Une nouvelle rencontre est prévue le 30 août. Depuis un mois, le président a rendu visite à tous les villages du pays et a reçu un appui total de la population. La solution ne peut être militaire. Elle doit se situer dans un cadre politique, démocratique et populaire. Il est d'ailleurs significatif que se produisent actuellement beaucoup de désertions dans les rangs de la guérilla. Certains des commandants se sont même constitués prisonniers. Notre centrale syndicale a facilité le départ de six d'entre eux en Suède et au Canada et nous négocions l'exil de quatre autres. Nous nous occupons aussi de près de soixante familles qui ont été formées à la guérilla et qui doivent retrouver une activité normale.

– **Comment voyez-vous le rôle que pourrait jouer le Réarmement moral au Salvador ?**

J.L. G.P. : Il peut aider à la réorientation de ceux qui ont été entraînés dans la guérilla, notamment les enfants et les adolescents. Il faut savoir en effet que les dirigeants de la guérilla ont tout fait pour leur faire perdre leur foi en Dieu. En plein été, ils les encourageaient à prier pour la pluie, qui bien sûr ne pouvait pas tomber à cette saison. Puis à demander ensuite de la nourriture aux chefs de la révolution. Quand les approvisionnements arrivaient comme par hasard le lendemain, les chefs avaient beau jeu de faire tirer à ces jeunes les conclusions qu'ils voulaient. C'est donc tout d'abord la foi en Dieu qu'il s'agit de redonner aux adolescents.

– **Comment voyez-vous l'avenir de l'Amérique centrale ?**

J.C.L. : Je suis optimiste. On constate, sous des formes différentes et à travers

« LES ACTES DU COEUR »

A propos des Malouines

Lorsque Ricardo Maiztegui, professeur de droit à Buenos Aires, avait été invité ces dernières années à participer aux conférences de Caux, il avait toujours refusé, ne pouvant concevoir de côtoyer des Britanniques ou des Américains. Puis il avait changé d'avis, mais arrivant en août dernier dans le centre international, il avait aussitôt réuni les Argentins pour définir l'attitude qu'ils devaient adopter. Le résultat a été surprenant.

« Nous continuons à penser que nos droits sur les îles Malouines sont mieux fondés que ce que d'autres pourraient revendiquer, a-t-il déclaré après avoir fait les quelques pas difficiles qui le séparaient du podium. Mais nous sommes conscients que la guerre a été une erreur politique et militaire, et plus encore une défaite morale pour nous Argentins. Je voudrais présenter mes excuses pour cette erreur du gouvernement militaire. » Et il a ajouté : « Je veux aussi m'excuser pour la haine dont s'était rempli mon cœur contre les Britanniques et les Américains. » Il a demandé l'aide des participants à la conférence pour que s'amorce un dialogue entre Britanniques et Argentins qui puisse vraiment conduire à la réconciliation.

La réponse des Anglais a été empreinte d'autant d'humilité. « Nous étions tout à fait ignorants de ce que le peuple argentin pouvait ressentir au sujet des Malouines, a affirmé M. James Hore-Ruthven, de Londres. Peut-être parce que nous avons été si longtemps une puissance dominante, nous avons de la peine à comprendre les sentiments d'autrui. » M. Hore-Ruthven a ajouté que la guerre n'aurait jamais dû avoir lieu, et il a particulièrement regretté l'attitude des Britanniques qui ont refusé aux Argentins l'autorisation de venir aux Malouines honorer la mémoire de leurs morts. « Bien que nous ayons respecté à la lettre les

décisions prises, nous avons ainsi laissé passer une chance de nous montrer magnanimes, ce qui aurait pu amorcer le processus de guérison. » Il a conclu en disant que ce n'étaient pas nécessairement des contacts politiques qui conduiraient à la réconciliation, mais « les actes du cœur ».

Le geste d'un policier

Un moment émouvant, riche de conséquences potentielles, fut la rencontre, autour d'une table de la grande salle à manger de Caux, entre un haut fonctionnaire de police et un groupe de Britanniques noirs. « J'étais venu ici pour observer et certainement pas pour participer, a expliqué par la suite l'ancien commandant d'une école nationale de la police anglaise. Puis j'ai eu un choc lorsque j'ai assisté à une représentation théâtrale (1) donnée par des jeunes Antillais de Londres. Dans le passé, mes rapports avec les Britanniques noirs avaient plutôt été de l'ordre de la confrontation. J'ai même écrit un manuel sur les tactiques anti-émeutes. » La qualité de la représentation, comme le contenu de la pièce, l'avaient pris par surprise. Il avait quitté le théâtre « plutôt confus ».

Le lendemain, il avait eu ce repas, « plutôt énergique », avec certains des acteurs. L'un d'entre eux avait foncé sur lui « comme un Exocet ». « Soudain, les voyant assis en face de moi, raconta-t-il ensuite dans une séance plénière, j'ai eu l'impression que leurs visages s'estompaient et cédaient la place à ceux de mes propres enfants. La Grande-Bretagne est confrontée à une triple alternative, leur avait-il expliqué alors : ou bien l'on renvoie tous les noirs chez eux ; ou bien l'on renvoie tous les blancs dans les pays d'où sont venus leurs ancêtres ; ou

(1) *L'Echelle*, de Peter Howard.

bien l'on devient une seule nation, avec un seul drapeau. Dans ce cas-là, ajouta-t-il, je serais heureux qu'un premier ministre noir soit *mon* premier ministre. »

Deux des jeunes Antillais le rejoignirent alors sur l'estrade pour le remercier. « Venant d'un policier qui représente tout ce que je hais, voilà des paroles qui ont du poids », a dit l'un d'eux, tandis que son copain ajoutait : « Si seulement il y en avait beaucoup comme vous... »

La haine et le pardon

Les populations du sous-continent indien (Inde, Pakistan, Bangladesh, Sri Lanka, Népal etc.) aspirent à former une communauté unie et s'intéressent, pour sa valeur d'exemple, à la réconciliation franco-allemande et à son effet d'entraînement au sein de l'Europe. Mais le chemin est encore long à parcourir, en particulier entre l'Inde et le Pakistan, que quatre conflits armés ont opposés au cours des quarante dernières années.

A Caux, un échange inattendu s'est produit entre deux hommes, qui a révélé et les profondeurs des divisions et l'espoir que l'on peut nourrir à partir d'une démarche individuelle.

Lors d'une séance plénière, un Pakistanais établi en Grande-Bretagne, Raja Khan, avait évoqué la méfiance qui règne encore entre les deux pays. Le lendemain, un Indien de New-Delhi, Deepak Mullik, directeur commercial, a raconté à tous les participants présents que plusieurs membres de sa famille, se réfugiant du Pakistan en Inde au moment de la séparation des deux pays, avaient été massacrés. « Mes grands-parents sont arrivés en Inde sans le sou, a-t-il dit. Ils ont tout perdu. Ma tante et mon oncle ont été décapités sous les yeux de leur enfant de quatre ans. A cause de ces événements, mon cœur s'est rempli de haine. Si je ne me débarrasse pas de cette haine, les pays du sous-continent ne pourront jamais devenir amis. » Se tournant ensuite vers Raja Khan, il a ajouté : « Je voudrais vous demander pardon pour ces ressentiments. C'est ensemble que nous pourrions établir des relations différentes entre nos pays. »

Le lendemain, Raja Khan se sentit poussé à prendre à nouveau la parole. « Bien que frères, les Indiens et les Pakistanais se dressent les uns contre les autres depuis beaucoup trop longtemps », a-t-il dit, ajoutant qu'il désirait se rendre en Inde pour essayer personnellement « d'abattre les murailles de haine » entre les deux pays.

AFRIQUE-ASIE : UNE QUÊTE LABORIEUSE

Une des caractéristiques de Caux, c'est qu'on peut y rencontrer des hommes et des femmes venant tout droit d'un grand nombre des « points chauds » de notre planète, des zones de crise où sévissent la guerre ou la guérilla, où les libertés fondamentales sont menacées ou inexistantes, bref où la nécessité d'un changement apparaît aussi immédiate que difficile à réaliser.

L'été 1986 n'a pas manqué à la tradition, et particulièrement la période durant laquelle se sont retrouvés en grand nombre Asiatiques et Africains. Libanais chrétiens ou musulmans, Sri Lankais de toutes communautés, Soudanais du nord et du sud, Zimbabwéens issus des deux grandes ethnies rivales qui se disputent le contrôle du pays, résistants cambodgiens, Philippins impatients de voir se consolider la démocratie revenue, Ougandais désirant travailler à la remise en route d'un pays traumatisé par la guerre civile, ont pu se faire entendre, ou, ce qui est beaucoup plus important, se parler les uns aux autres malgré les barrières qui les séparent lorsqu'ils se trouvent dans leur propre pays.

Pour K. Haridas, de Malaisie, un des responsables de cette troisième semaine d'août, intitulée « Dialogue intercontinental », les Asiatiques présents étaient animés d'une triple préoccupation : 1. Le retour à la démocratie, ou, dans d'autres cas, son renforcement. « Comment consolider les structures démocratiques existant déjà dans nos pays ? » a demandé M. Haridas après avoir évoqué les nombreux pays d'Asie où se profilent des changements politiques prometteurs. Comment acquérir la discipline dans la liberté dont nous avons besoin ?

Développement intérieur

2. La situation économique. Après avoir connu des taux de croissance de 6 à 8 %, des pays comme la Malaisie doivent se faire maintenant à l'idée d'une croissance quasiment nulle, avec pour conséquence de graves tensions sociales. « La tentation sera alors d'en rendre responsables les pays du nord industrialisé. Le moment n'est-il pas venu de mettre au point un programme de lutte mondiale contre la pauvreté,

mais avec une conception différente de ce qu'est la vraie richesse ? »

3. Le défi du fondamentalisme, et pas seulement le fondamentalisme musulman. Il s'agit, selon M. Haridas, du conflit entre le matérialisme moderne, d'une part, et les anciennes traditions sociales, de l'autre. A ce défi, il s'agit de répondre « en nous mettant en question individuellement et en nous interrogeant sur ce que chacun de nous peut faire ».

Apprenant la reprise des négociations entre des autorités de Colombo et les rebelles tamouls, les Sri Lankais présents ont tenu à remercier l'Inde, dont le rôle d'arbitre a été considérable, et à envoyer un message d'encouragement, signé par tous les participants, au président Jayawardene. De leur côté, les Zimbabwéens ont relaté que leur premier ministre avait officiellement reçu libre accès à la ville de Bulawayo, capitale des N'débélés, l'ethnie rivale de celle du premier ministre, après des mois d'une véritable guérilla inter-tribale.

En filigrane durant ces journées, parce qu'aussi urgent que les besoins de réconciliation : le problème du développement. De nombreuses illustrations très précises furent données, en particulier lors de la série de réunions consacrées au « développement intérieur ».

« Il est indispensable que les représentants du premier monde comprennent les besoins des peuples du tiers monde tels qu'ils les ressentent eux-mêmes, a déclaré M. Abraham, ancien ambassadeur de l'Inde à Berne. Sur-tout, n'allez pas croire que votre culture



Présentation d'un film par Rosukom Poompanvong, responsable de la délégation thaïlandaise.



L'ancien ambassadeur de l'Inde à Berne, M. Abraham (au centre), s'entretient avec deux représentants du Sri Lanka.

est supérieure à celle du tiers monde. Si le développement n'est pas lié à l'humilité et au respect de la culture de l'autre, vous laisserez derrière vous une superstructure qui se sera effondrée avant même que votre avion ait décollé de l'aéroport. »

Nos lecteurs trouveront ci-dessous plusieurs récits et témoignages entendus à Caux lors de ces journées durant lesquelles tous ont pu prendre conscience des réalités – souffrances, richesses, potentiels – de l'Afrique et de l'Asie.

PHILIPPE LASSERRE

FACE A LA CORRUPTION

par Mme Anna Abdallah

Commissaire régional de la province de Dodoma, en Tanzanie.

Le besoin de développement nous rend tellement impatients que nous tenons trop rarement compte des motivations morales. Hommes politiques et planificateurs s'en remettent pour cela aux prêtres, aux pasteurs et aux chefs musulmans.

« La corruption est un ennemi de la justice. Jamais je ne prendrai ni ne donnerai de pot-de-vin », peut-on lire dans la profession de foi de notre parti. Cette phrase, chaque membre doit la réciter solennellement lors de la première réunion à laquelle il participe. L'important, toutefois, c'est que cela devienne une réalité dans la vie de chacun.

Lors de mon premier séjour à Caux, en 1981, j'ai compris qu'il ne suffisait pas de déjouer les tentatives de corruption en les signalant à la police, car cela ne changerait pas grand chose. J'ai alors décidé non seulement de refuser les pots-de-vin, mais aussi d'expliquer les raisons de mon geste aux personnes concernées et d'essayer de les aider.

Chez nous, la pénurie est telle qu'on a créé des comités chargés de la distribution des denrées et des produits de base. Il y a même un comité pour les camions et les voitures. Récemment, quelqu'un m'a offert 100.000 shillings tanzaniens en échange de l'attribution d'un camion. Ma fille allait bientôt se marier et j'avais besoin d'argent. Mais j'ai refusé, en expliquant les raisons de mon geste. « Si le comité estime que

Etudiantes de Khartoum (Soudan) et universitaires européennes.



vous avez besoin d'un camion, lui ai-je dit, il vous l'attribuera sans que vous versiez un seul shilling. »

Il n'y a pas de conflit entre les principes du Réarmement moral et la profession de foi du parti. La différence, c'est que le Réarmement moral vous amène à vous engager personnellement.

PHILIPPINES : CONSOLIDER LA DEMOCRATIE

Ce dont les Philippines ont le plus besoin, c'est d'une « reconstruction morale », a affirmé à Caux, lors d'une séance plénière consacrée aux événements récents dans son pays, Mlle Ileana Cruz, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université des Philippines à Manille. Avec deux de ses compatriotes, elle a dressé un tableau des événements qui ont conduit à la chute du président Marcos et à la restauration de la démocratie.

Selon elle, ce sont les femmes, et en particulier les religieuses, qui ont joué un rôle décisif pour combattre la fraude lors des élections présidentielles. 160.000 bénévoles du NAMFREL, le mouvement pour des élections libres, avaient pu surveiller le déroulement du scrutin dans chaque bureau de vote, ceci malgré les menaces dont ils avaient été l'objet. Ces volontaires avaient payé de leur propre poche leurs frais de transport et de nourriture.

Durant les journées critiques qui suivirent le scrutin, une partie de la population de Manille – environ un million de personnes – avait campé sur les

grandes avenues de la ville pour concrétiser par sa présence le « pouvoir populaire ».

« C'était à la fois un pique-nique, une kermesse, un pèlerinage, une situation à la libanaise et une révolution », a expliqué Mlle Cruz.

Durant cette période, faite le plus souvent de désespoir et d'incertitude, c'est sa foi qui l'avait soutenue. Une foi renforcée par sa première visite à Caux en 1977, où elle avait trouvé « des forces nouvelles, davantage de courage et le soutien de ses amis » pour continuer la lutte dans son pays. Cette année, elle revenait à Caux pour réfléchir à la façon de consolider l'acquis de ces derniers mois.

« Les forces de déstabilisation sont encore à l'œuvre, devait-elle conclure. Mais nous avons beaucoup appris, avant tout que la liberté est un engagement à renouveler chaque jour et qu'elle se paie d'une vigilance permanente. »

« Il faut que la révolution de février dépasse le niveau sentimental, a déclaré ensuite M. Eddie Espiritu, responsable de l'enseignement dans un camp de réfugiés indochinois. Avec les problèmes auxquels il a à faire face, le nouveau gouvernement a besoin du soutien de tous les citoyens. Il nous faut une nouvelle discipline – comme la loi martiale n'avait jamais pu nous l'imposer – qui vient de notre obéissance à Dieu et à nos convictions les plus profondes. »

M. Espiritu a ensuite raconté que, « dans le calme de Caux », il avait écrit une lettre d'excuses à une religieuse avec laquelle il travaille et qu'il s'était mis à haïr à cause de la façon dont elle le traitait. « Elle avait peut-être des torts, ajouta-t-il, mais j'avais tout autant tort de la détester. Cela est d'autant plus important que les besoins de réconciliation sont immenses aux Philippines. »

APRES LES REFUGIES, LA SECHERESSE

John Muzekiva est à la tête de l'association des agriculteurs du district de Mount-Darwin, dans le nord-est du Zimbabwe. Chaque année, il prend sur sa ferme deux jeunes stagiaires, anciens guérilleros de la lutte pour l'indépendance, afin de les aider à se réinsérer dans la vie active. Il prête ou loue à bas prix son tracteur à six de ses voisins, trop pauvres pour posséder leur propre matériel. Sa ferme se situant près de la frontière avec le Mozambique, il a vu affluer les Mozambicains fuyant la famine qui sévit chez eux. Il nous livre ici ses expériences les plus récentes.

Les réfugiés mozambicains arrivent par centaines à Mount-Darwin. La plupart d'entre eux traversent mon exploitation pour se rendre dans les camps mis sur pied à leur intention, où ils reçoivent nourriture et vêtements. Ma femme Rosina est venue en aide aux plus affamés, aux plus malades et aux plus démunis d'entre eux, leur consacrant tout son temps.

Une fois, après deux ou trois jours d'absence, j'ai trouvé à mon retour ma maison complètement envahie. Je savais que les gens venaient tous du Mozambique. J'allai droit vers ma femme que je trouvais devant le feu en train de préparer une espèce de porridge dans une grande marmite. J'ai enlevé mon manteau et me suis mis à l'aider. Dès que j'ai pu m'assurer que personne ne m'entendrait, je lui ai demandé : « Mais pourquoi as-tu fait ça ? »

« Dieu l'a voulu, m'a-t-elle répondu. Je n'ai pu résister à la pensée qui revenait sans cesse. » Je n'avais plus rien à dire. Nous nous sommes mis au travail pour distribuer la nourriture.

Quelque temps plus tard, la sécheresse est arrivée. Nous n'avions que peu à manger pour nous-mêmes. Les réfugiés continuaient d'affluer. Mon tracteur est tombé en panne, je n'avais pas d'argent pour acheter les pièces de rechange. Nous n'avons pas eu de récolte cette année-là. Je pensais que nous ne pourrions jamais continuer ainsi.

Ma femme ne cessait de me répéter qu'il nous fallait confier tout cela à Dieu. Je ne croyais pas à une interven-

tion divine dans de telles circonstances. J'envisageais de quitter l'exploitation pour chercher du travail ailleurs. Mais ma femme m'a dit : « Assieds-toi, et prenons le temps de réfléchir sérieusement à ce que nous devrions faire. » Dans cet instant de méditation, j'ai entendu Dieu me dire : « Tout ce que tu possèdes m'appartient et je te garde, toi aussi. Fais-moi confiance. » J'ai attendu plusieurs jours avant de dire à ma femme ce que j'avais pensé et j'ai découvert qu'elle avait eu de son côté exactement les mêmes pensées. De ce moment, nous nous sommes mis ensemble au service des réfugiés.

Une famille s'est établie chez nous, voilà bientôt deux ans. Les parents nous ont raconté qu'ils avaient quitté leur pays avec six enfants mais que quatre d'entre eux étaient morts en chemin. Ils ont dû les enterrer sommairement ou les recouvrir de branches quand ils ne

trouvaient pas de trou assez profond. Maintenant, nous mettons en commun tout ce que nous possédons. Des familles comme celles-là ne cessent d'arriver dans notre région.

L'année dernière a été très difficile, à la suite des trois années de sécheresse qui ont précédé. Nous avons fait nos semences en temps voulu, mais à peine les pousses étaient-elles sorties de terre que les pluies se sont arrêtées et tout s'est desséché. Pendant une semaine, tous les matins, nous avons pris le temps, Rosina et moi, de demander à Dieu ce qu'il convenait de faire. C'est ainsi que nous avons été conduits à labourer nos champs desséchés et à ressemer. Des semences à sec en quelque sorte. Les pluies sont arrivées peu après et nous avons eu une magnifique récolte, alors que certains de nos voisins n'ont rien pu produire cette année-là.

Une délégation de Cambodgiens du FNLPK à Caux



Quatre responsables de « Site 2 », le camp de repli du Front National de Libération du Peuple Khmer à la frontière khméro-thaïlandaise, ont participé durant quelques jours aux rencontres de Caux. Ils ont notamment donné lecture d'un message de M. Son Sann, président du FNLPK et premier ministre du Gouvernement de Coalition du Kampuchéa Démocratique (GCKD). « C'est pour témoigner que le Réarmement moral aide le Cambodge en paix comme dans le grand malheur, peut-on lire dans ce message, et avec l'espoir que nos amis nous aideront encore pour la reconstruction du futur Cambodge, que je viens exprimer toute ma gratitude et formuler tous mes vœux à l'occasion du quarantième anniversaire du centre de Caux. »

Venue à Caux avec la délégation des Etats-Unis, une réfugiée cambodgienne, qui n'a plus de nouvelles de son mari depuis qu'elle a quitté son pays en 1975, a dit sa décision de pardonner, qu'elle a prise après avoir vu le film *Pour l'amour de demain*, sur l'expérience de la Française Irène Laure vis-à-vis des Allemands. « Si je cherchais à tuer les Khmers rouges, a dit cette femme, je deviendrais comme eux. » Elle a aussi exprimé son désir de travailler à la guérison des cœurs et a offert une soie cambodgienne au centre de Caux. « Ce morceau de soie continuera d'évoquer le Cambodge, ajouta-t-elle, si un jour il disparaît de la carte. »

RESPONSABILITÉS DES EUROPÉENS

1946 : à Caux, une militante socialiste et résistante française, Irène Laure, demande pardon aux Allemands pour la haine qu'elle leur vouait après des années de guerre, de souffrances et de privations ; cet acte de réconciliation fut un premier jalon de l'Europe que nous connaissons aujourd'hui.

1986 : un groupe d'Allemands et de Français de tous âges, de toutes origines sociales, animent à Caux une session intitulée *Responsabilités des Européens*. Ils s'y sont préparés au cours de réunions mensuelles communes, tenues de part et d'autre du Rhin, évoquant leur passé respectif, laissant se cicatriser certaines blessures, prenant conscience des souffrances que subissent encore d'autres – comme l'Allemagne coupée en deux – pour mieux se tourner vers l'avenir.

Allemands et Français ont donc présidé les réunions plénières, au cours desquelles ont été marquées, notamment, la fête du 14 juillet, l'anniversaire de la déclaration des droits de l'homme et le 20 juillet, date anniversaire de l'attentat manqué contre Hitler.

La dimension historique

Outre Français et Allemands se trouvaient rassemblés une extrême variété d'Européens : les Turcs, que l'on oublie souvent, les Scandinaves venus en force, une Espagnole qui demanda à toute l'assemblée de faire une minute de silence après le dernier attentat de l'ETA à Madrid. Des juristes italiens, qui invitèrent tous ceux qui le désiraient à chercher avec eux l'éthique qu'il convient d'appliquer dans la lutte contre le terrorisme.

La présence de trois étudiants polonais rendit à l'Europe sa dimension historique. L'un d'eux, Grzegorz Wlazto,

demanda : « Est-il juste de parler d'une Europe unie s'arrêtant à l'Elbe, une des frontières les plus douloureuses du monde contemporain ? » Il exprima son vœu que s'amorce un dialogue sincère, une réconciliation, entre Pologne et Allemagne. Quelques jours plus tard, M. Bahr, professeur allemand né en Poméranie (aujourd'hui territoire polonais), prisonnier des Soviétiques pendant la guerre, entamait ce dialogue avec Grzegorz... grâce à la langue française.

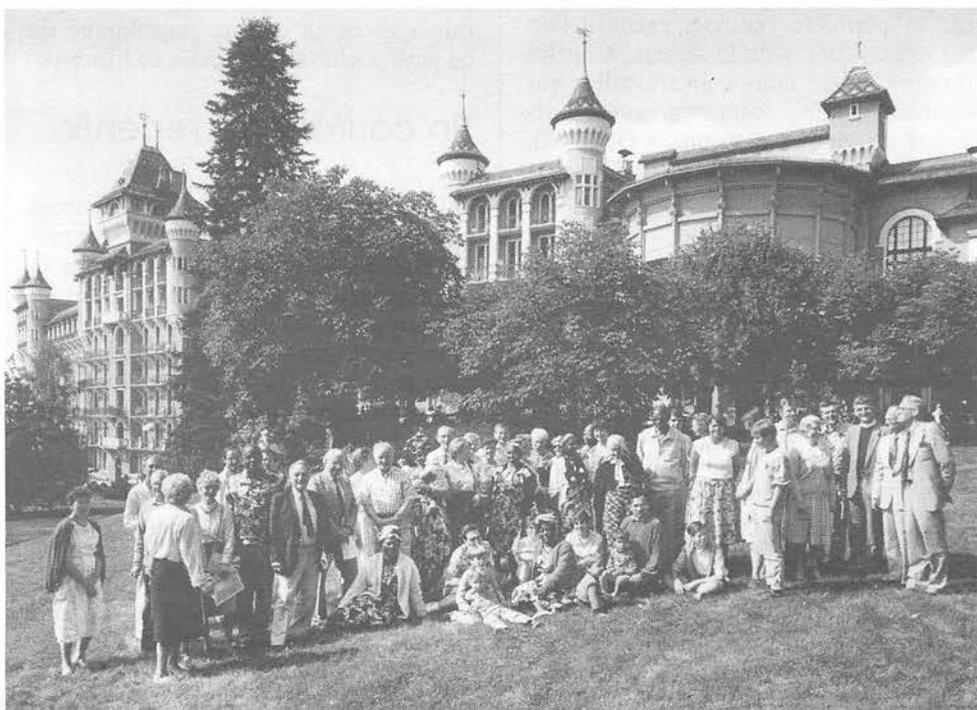
Ces ponts construits avec les pays de l'Est, c'est notre responsabilité à tous, estime Paul Gundersen, un cadre supérieur finlandais qui s'est déjà rendu trente fois dans ces pays. Au cours de négociations en vue de la signature d'un contrat, il se trouva un jour face à un homme d'affaires russe particulièrement difficile et méfiant, au point qu'il ne voulait pas signer. « C'est comme dans le mariage, il faut décider d'avoir

confiance, lui dit Gundersen. C'est ainsi que cela marche chez nous. » Silence. Puis : « Et ça dure ? » demande le Russe. La conversation qui suit établit un rapport d'amitié entre les deux hommes sur un plan tout personnel... et le Russe signa le contrat.

L'ancien archevêque de Vienne, le cardinal König, qui a présidé à Rome le Secrétariat pour les non-croyants, fit plusieurs remarques sur les conditions d'un travail efficace dans le domaine des relations Est-Ouest : il faut se connaître soi-même pour retrouver le jaillissement d'esprit et de vérité commun à toute l'humanité, qui amorcera un processus de réflexion permettant d'ouvrir un dialogue malgré la différence de modes de pensées.

Pour lui, il est évident qu'il faut commencer par balayer devant sa propre porte. La réconciliation qui eut lieu au cours d'une session plénière entre un ménage turc et un ménage chypriote grec fut, à ce propos, pleine d'enseignements. M. et Mme Godze, d'Izmir, demandèrent à rencontrer les Christodoulidès pour entendre leur point de vue sur la situation à Chypre et sur les vraies causes du conflit. Ils en vinrent à parler de ce dont ils avaient souffert de part et d'autre. M. Christodoulidès reconnut que la majorité grecque de l'île avait voulu réduire les droits de la minorité turque. Il demanda pardon pour cela et pour la haine qu'il avait nourrie contre les Turcs à la suite de l'invasion de 1971, qui avait fait de lui

Allemands, Français et Camerounais dans le jardin du centre de Caux





Ci-dessus : Juristes italiens à Caux. De g. à dr. : Giovanni Cusani, président du Tribunal supérieur des eaux, Raffaello Cantagalli, procureur de la République à Florence, Oronzo Melpignano, avocat, secrétaire général de l'Association internationale de juristes Italie-États-Unis, Aristide Marcoz, avocat à Aoste, notre collaborateur

Charles Piguët, Vittorio Veuro, procureur militaire auprès de la Cour Suprême de Cassation. Au centre : amitié franco-camerounaise. A droite : Giovanni Bersani, député européen : « Gardez votre rêve et portez-le au cœur du pouvoir. C'est cela la responsabilité des hommes politiques. »

un réfugié dans son propre pays. Pour sa part, M. Godze commença par faire des excuses aux Européens pour les attaques répétées que ses ancêtres avaient lancées contre l'Occident dans le passé. Tous deux sollicitèrent l'aide d'une équipe franco-allemande à Chypre.

Parmi les délégués du monde entier venus pour le quarantième anniversaire de Caux, on comptait douze Camerounais. Chaque jour ils se retrouvaient à 17 heures pour un échange de vues à l'ombre des marronniers de la terrasse, en compagnie de leurs amis français et allemands. On sait que le Cameroun a été colonisé par les Allemands avant d'être placé sous tutelle française. « Ils étaient très étonnés de nous voir parler si naturellement les uns avec les autres dès la première réunion, raconte l'un des organisateurs de la session, Charles Danguy, et de nous voir travailler ensemble à un but commun, ayant surmonté les vieilles divisions. » Quant au pasteur allemand Martin-Eckhart Fuchs, qui avait, lui aussi, participé à l'organisation de la session, il exprima sa joie de découvrir chez les Camerounais des gens qui prennent le temps de se dire les choses dans la gaieté : « Ils souhaitent une visite de Français et d'Allemands dans leur pays et demandent notre aide pour que leurs jeunes compatriotes faisant leurs études en Europe ne perdent pas leur foi et les valeurs traditionnelles de leur culture. »

Peut-être pouvait-on mettre le doigt sur le nouvel esprit européen en voyant un jeune ménage : Björn et Joséphine Austad. Catholique, Joséphine est issue

d'un milieu modeste de fermiers de l'île de Malte, au passé mouvementé, tiraillée entre l'Eglise, les influences musulmanes et la Lybie et courtisée par les grandes puissances. Björn, lui, est norvégien. D'une famille plus aisée, au lieu de faire des études, il a choisi de se consacrer à des pays moins favorisés que le sien. Tous deux travaillent depuis plusieurs années en Amérique latine.

Plus proche de nous, Thomas Bräckle, d'Allemagne du Sud, s'est préoccupé depuis quelques années des dizaines de milliers de Turcs qui sont venus travailler dans son pays et y résident avec leurs familles. Il s'est rendu en Turquie pour revoir des amis qu'il s'était faits à Caux, et fit l'expérience du chaleureux accueil de ce peuple, comme des coutumes et de la culture musulmane de ce pays à cheval sur l'Asie et l'Europe.

Un courant de repentir

L'unité, la réconciliation ne viendront pas sans efforts. Ce sont des Libanais qui ont dit le courage, les décisions et l'engagement nécessaires dans la situation tragique où ils vivent avec leurs familles. Roger Géara, un avocat, s'est engagé à « dire la vérité en tant qu'avocat, citoyen et père de famille ». Parfois cela lui coûte très cher, précise-t-il. Un de ses collègues a, de son côté, renoncé à garder un pistolet chez lui. Il a amorcé une campagne de réconciliation entre chrétiens et musulmans. « Sur le plan politique, ma communauté chrétienne a peut-être aujourd'hui un rôle

plus prépondérant qu'elle ne le mérite, reconnaît-il. Nous devons créer un courant de repentir. Cela veut dire vouloir pour les autres ce que nous voulons pour nous-mêmes, pas moins. Pardonner pour les blessures que nous avons reçues et reconnaître celles que nous avons infligées. »

L'interpénétration des cultures

La compréhension, la réconciliation entre les peuples requièrent aussi l'interpénétration des cultures. C'est dans cet esprit qu'ont été présentées d'une part une évocation de la vie de saint François d'Assise, par Michel Orphelin, et d'autre part une exposition de toiles et gravures d'artistes scandinaves exprimant leurs traditions, leur lutte pour une foi vivante et pour la liberté ainsi que la beauté de la Création.

Un soir, Heinz et Gisela Krieg, artistes berlinois, présentèrent une pièce sur Jean-Frédéric Oberlin, pasteur et savant français, qui a vécu en Alsace à l'époque de la Révolution française. Celui-ci avait consacré sa vie à améliorer le sort des habitants pauvres d'une vallée des Vosges, inventé les écoles maternelles, amélioré les modes de culture et, surtout, avait été un véritable berger des âmes.

Certes, l'Europe ainsi rassemblée ne peut pas vivre sur son seul passé. Elle doit affronter les immenses tâches de réconciliation du monde d'aujourd'hui.

EVELYNE SEYDOUX

HOMMAGE A LA RESISTANCE ALLEMANDE

L'opinion publique, surtout en France, est peu informée sur le rôle de la résistance allemande durant la période hitlérienne. Elle retombe trop facilement dans l'ornière de l'anti-nazisme, oubliant les mérites de ceux qui, de l'intérieur, ont résisté à l'opresseur.

L'histoire de mes contacts avec la résistance allemande commence en février 1940 à Rome.

Au cours d'une promenade dans les jardins de la Villa Médici, un prêtre catholique, le chanoine de Bavier, représentant de l'abbaye suisse de St. Maurice auprès du Saint-Siège, me confia qu'il avait rencontré à Berne un diplomate allemand, Herbert Blankenhorn, qui connaissait certains de mes amis du Réarmement moral aux Etats-Unis. Il les avait rencontrés avant la guerre, alors qu'il était en poste à Washington. Il me conseillait d'entrer en contact avec ce diplomate allemand à mon retour de Suisse.

Au printemps 1940, l'Allemagne attaqua les Pays-Bas, la Belgique, puis la France. J'étais alors dans une des sections de l'Etat-Major de l'armée suisse. En juin 1940, après avoir consulté mon supérieur, je pris contact avec ce diplomate.

Visite secrète à Berlin

La première visite fut très formelle et sans aucun résultat mais, sur le pas de la porte, il m'invita à faire une promenade avec lui, la semaine suivante, dans une des forêts proches de Berne. Au cours d'une longue conversation à l'abri des oreilles indiscrettes – celle-ci eut lieu au moment même où la défaite française était consommée –, il m'expliqua comment et pourquoi l'Allemagne allait perdre la guerre.

Ce fut mon premier contact avec un homme de la résistance allemande, dont j'allais connaître plusieurs membres au cours des années suivantes. Tout d'abord le pasteur Hans Schönfeld, qui représentait les Eglises allemandes au Conseil Œcuménique des Eglises à Genève, puis Adam von Trott zu Solz, qui était l'une des têtes pensantes du *Kreisauer Kreis* à côté du comte Helmut von Moltke et du comte Yorck von Wartburg. Von Trott était conseiller de légation au ministère des Affaires étrangères à Berlin et, comme beaucoup d'autres membres de

par Philippe Mottu

La déclaration qui suit lève le voile sur un aspect peu connu de la résistance allemande. Elle a été faite à Caux le 20 juillet dernier,

la résistance, il jouait un double jeu très dangereux.

C'est Adam von Trott qui me demanda de venir à Berlin pour rencontrer certains de ses amis qui étaient dans l'impossibilité de voyager à l'étranger. Je fis donc une visite secrète à Berlin en novembre 1942, en route pour la Suède et la Finlande.

Précautions

C'est là, au cours d'une nuit mouvementée, à la suite d'un bombardement allié sur Berlin, que je rencontrai un homme remarquable, Hans-Bernd von Haefthen. Il occupait une position très importante au ministère des Affaires étrangères. Notre conversation porta essentiellement sur le point de savoir si un chrétien avait le droit de se rebeller contre son gouvernement et de porter atteinte à la vie du chef de l'Etat. Il était déchiré à l'idée qu'il faudrait utiliser la violence pour venir à bout du régime nazi. Nous touchions là le cœur du problème posé par la préparation de l'attentat contre Hitler.

Au printemps 1944, Frank Buchman m'envoya un télégramme nous deman-

jour anniversaire de l'attentat manqué contre Hitler, devenu en République fédérale « Journée de commémoration de la Résistance », par l'ancien diplomate suisse Philippe Mottu, qui se trouve aussi être un des fondateurs du centre de Caux.

dant, à ma femme et à moi, de venir le rejoindre aux Etats-Unis.

La Suisse était alors comme une forteresse entourée de toutes parts par l'ennemi et les relations entre la Suisse et l'Allemagne étaient si mauvaises qu'un tel voyage paraissait impossible. J'étais alors attaché au Département des Affaires étrangères. Une nuit, alors que j'étais de service auprès du Conseiller fédéral Pilet-Golaz, je lui montrai le télégramme reçu des Etats-Unis. A ma grande surprise, il me dit : « Pourquoi pas, Mottu ? » Il n'avait jamais oublié sa rencontre avec Frank Buchman au Palais Fédéral en 1935. J'avais donc son accord de principe pour le voyage.

Peu de temps après, Adam von Trott vint me voir et je le mis au courant de cette invitation. Il m'encouragea vivement à l'accepter et promit qu'il allait trouver le moyen de nous faire passer au Portugal. Le 6 juin 1944, les Alliés débarquaient en Normandie. Quelques jours plus tard, par un chemin indirect, je reçus l'instruction de me rendre à Stuttgart pour y retrouver von Trott. Lorsque nous

Fin en page 19



M. Philippe Mottu (à g.) et Mgr Mamie, évêque de Lausanne, Fribourg et Genève, lors de la cérémonie du quarantième anniversaire de Caux.

UN FORUM DE JEUNES

« Il y a des choses qui, dans notre vie, s'entassent et constituent tôt ou tard un mur qu'on ne peut plus escalader. Mais dans le mur il y a une porte, le seul passage qui permette de passer de l'autre côté du mur. Pour ouvrir cette porte, nous avons besoin d'aide. L'aide des autres qui nous conseillent et nous encouragent mais aussi l'aide de Dieu ». Ainsi s'exprimait, après une semaine passée à Caux, l'un des participants au Forum des jeunes, où deux cents garçons et filles de sa génération, réunis par la même espérance, ont pu néanmoins s'ouvrir sur leurs doutes et partager leur recherche. Ensemble ils ont pu identifier ces « murs » qui nous empêchent de suivre sans réserve l'appel de notre foi, et réfléchir à la tâche immense que représente la construction des quarante prochaines années.

D'innombrables paires de tennis sillonnaient les couloirs à tous les étages. Ici et là on voyait des petits groupes en discussion ou en train de faire de la musique. Bien des veillées tardives se terminèrent au-delà de 11 heures dans la cuisine autour de tartines de pain et de confiture... L'ambiance était décontractée. Chaque matin il fallait néanmoins se lever assez tôt pour rejoindre « sa » table de petit-déjeuner, autour de laquelle on pouvait partager ses pensées mais aussi mieux connaître ceux avec lesquels on travaillait à la cuisine, au service des repas ou même au jardin. En effet il a fallu replanter la pelouse

devant *Mountain House*, vieille de quarante ans elle aussi. Le Suédois Christer, qui nous dirigeait dans cette entreprise, disait : « Etre dans la nature, c'est aussi une façon de s'approcher de Dieu. Tandis qu'on occupe ses mains, on a tout le temps de penser. » Il a aussi profité du nombre de jeunes que nous étions pour nous inviter tous à remonter les troncs d'arbres coupés dans la forêt voisine. En une heure, 70 d'entre nous faisons la chaîne sur une pente très raide, fournissant le travail qu'un individu aurait accompli en deux semaines et demie ! Cela illustre bien ce que peuvent faire, par rapport à un seul homme, une équipe attelée à la même tâche, dans le même esprit. Sans doute les équipes de service et de cuisine ont été des lieux d'expériences semblables.

Moïra, Annette et les autres

Les réunions du matin étaient des moments consacrés à ouvrir les cœurs et nourrir les esprits. Les temps les plus forts ont jailli d'interventions spontanées. Ainsi, Moïra, cette jeune Ecossaïse montée sur l'estrade un jour en fin de réunion : « L'année dernière j'ai connu un garçon, dit-elle. J'évitais un face à face avec ma conscience car je savais pertinemment ce qu'elle me dicterait. Puis, je suis partie en Australie pour suivre un stage du Réarmement moral. Là j'ai décidé d'écrire la vérité

à mes parents sur cette relation. J'ai attendu avec angoisse leur réponse. Finalement une lettre est arrivée. C'était la lettre la plus merveilleuse que j'aie jamais reçue. Ma mère me disait que, quoique je fasse, elle m'aimerait toujours. » Elle conclut en sanglots : « Parce que j'ai été honnête, l'amour de mes parents s'est trouvé renforcé. »

Un matin, au septième jour du forum, dès l'ouverture de la réunion, on vit sept jeunes filles, entre 16 et 18 ans, monter sur l'estrade. Elles ont demandé à l'assistance de se lever pour prier avec elles : « Seigneur, aide-nous à être honnêtes et à T'écouter, même si nous sommes pleines d'esprit critique. » Puis chacune de prendre la parole.

Annette, de Hollande : « Hier soir, je me suis rendu compte que j'étais déçue par le Forum. Avec mes amies, nous sommes là pour vous dire ce qu'on voudrait voir changer. »

Pas de solution définitive pour un problème temporaire

Yvonne, des Etats-Unis : « Le thème de ce matin, c'est l'engagement. Avons-nous vraiment le cœur engagé dans cette rencontre ? On critique, on se plaint, mais personne ne prend sa part de responsabilité. Nous-mêmes, hier soir, nous nous plaignions toutes ensemble. Finalement, nous nous sommes mises à prier. Puis nous avons décidé de prendre la parole ce matin parce que nous avons envie d'entendre plus de nos contemporains. Pour ma part, l'année prochaine je vais en pension et cela me fait un peu peur. »

Swapna, d'Angleterre : « Moi, je suis en pension et j'ai raconté à Yvonne que j'ai accroché près de mon lit une prière demandant à Dieu de me diriger dans tout ce que je fais. C'est vrai que parfois je n'ai pas le courage de faire de la pub





Entretien avec le cardinal König, ancien archevêque de Vienne (à gauche). Barbecue et « sing-along » pour plus de deux cents jeunes (à droite).

pour ma foi. Comme si cela n'allait pas avec mon image « cool ». Mais, après tout, cela n'a rien de contradictoire. En fait, les gens vous respectent quand vous exprimez vos vraies opinions. »

Yvonne : « Cette année a été très dure. Je détestais mes parents, moi-même et Dieu. Parfois je voulais me tuer. Un jour j'étais vraiment au fond du trou et j'ai essayé de prier. Je me suis rendu compte alors combien je refusais d'accepter l'amour que donne Dieu et j'ai décidé de renoncer à une solution définitive pour résoudre un problème temporaire. J'ai commencé alors à découvrir l'amour que me portaient les autres et celui que je portais moi-même. En fait, il est parfois plus facile de penser à se tuer que de mourir à soi-même. »

Jenny, d'Angleterre : « Après avoir entendu Moïra parler l'autre jour, je n'ai pas pu rester. J'ai couru à ma chambre, j'ai pleuré ; ma main tremblait mais j'ai écrit cinq pages sans réfléchir, d'une seule traite. Au déjeuner, j'ai retrouvé mes parents, et je leur ai parlé avec honnêteté. Je leur en voulais de permettre certaines choses à mon frère et de me les interdire. J'avais du mal aussi à parler à mon père, j'allais

toujours trouver ma mère. Quand j'ai fini de parler, j'ai senti que je pourrais désormais leur dire tout ce que je voulais ; et sur ce banc, on n'était plus seulement des parents et leur enfant, mais trois êtres humains profondément unis. »

Margaret, d'Angleterre : « Hier, quand, entre nous, nous avons envisagé de prendre la parole à la réunion, je me suis sentie de plus en plus mal à l'aise car je m'étais bien promis que personne n'arriverait à me faire parler sur cette estrade. Au fond, je n'ai jamais voulu m'engager et je préférais critiquer. J'ai senti que je ne pouvais pas continuer, c'est pourquoi je suis ici ce matin. »

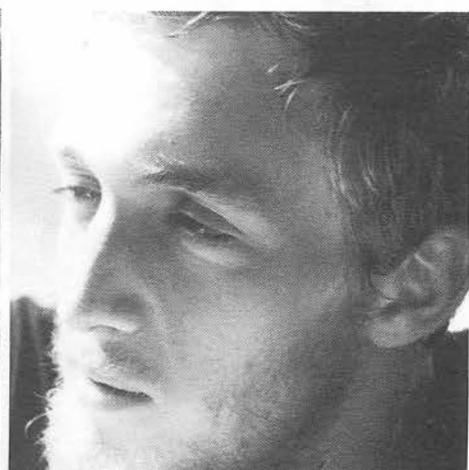
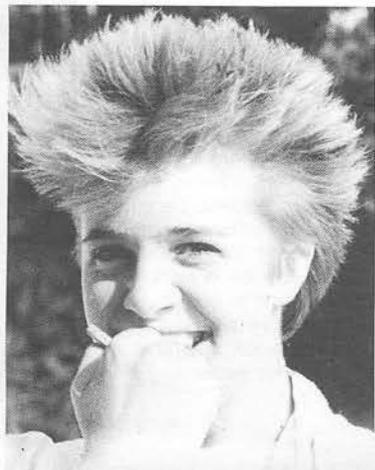
Une jeunesse locomotive

Après cette intervention, elles ont pointé leur doigt vers la salle en invitant les jeunes présents à venir au micro dire ce qu'ils pensaient. Et ça a marché ! Les réunions suivantes n'ont pratiquement été qu'une longue suite d'interventions par ceux qui s'étaient totalement reconnus dans les propos des sept jeunes filles.

Beaucoup, à l'image de Moïra ou de Jenny, ont décidé de remettre des choses en ordre dans leur famille ou bien de s'engager à 100 % dans leur vie de chrétiens. Mais l'espoir, pour les quarante prochaines années, ne vient-il pas aussi de ces autres personnes, plus âgées, qui ont été interpellées par les déclarations des jeunes. Ainsi cette femme qui a publiquement reconnu qu'elle avait toujours gardé ses distances vis-à-vis du Réarmement moral, dont elle partageait cependant les idées. Elle se rendait compte qu'elle n'avait jamais eu véritablement la foi. Elle s'est excusée d'avoir vécu des convictions des autres et a décidé de se laisser désormais diriger par Dieu. Ainsi la jeunesse peut être aussi une locomotive pour les générations qui la précèdent.

CHRISTINE JAULMES

PHOTOS : D. Channer : pp. 1, 8, 9, 12 et 17 ; A. Hegi : p. 15 ; Hvidt : pp. 1 et 14 ; R. Kapadia : pp. 3 et 15 ; Marcoz : p. 12 ; D. Mayor : pp. 1, 11 et 14 ; J.-J. Odier : pp. 1, 5, 6 et 13 ; T. Roodvoets : p. 15 ; C. Spreng : 1, 3, 4, 5, 10, 12, 14, 15 et 16.



POUR UN TYPE D'HOMME PLUS RESPONSABLE

« L'économie mondiale à la rencontre des besoins de l'humanité » : ainsi était formulé le thème central de la rencontre organisée du 25 au 31 août et destinée aux représentants de la vie économique.

On s'est attaché d'abord à définir quels sont effectivement les besoins du monde d'aujourd'hui et ceux du monde de demain. L'appauvrissement du tiers monde, la révolution technologique et l'aggravation du chômage nous forcent à une révision déchirante de notre perception même de ces besoins.

Comme l'a souligné un syndicaliste autrichien, la croissance et l'emploi sont désormais désaccouplés. La structure monolithique du marché du travail est révolue, tout comme l'époque des carrières rectilignes. Le « droit au travail » cher aux syndicalistes du monde entier, est-il encore à l'ordre du jour dans une société où une politique de plein emploi apparaît illusoire et où l'homme ne peut plus prétendre maîtriser l'évolution technologique ? A cette notion, ne faudrait-il pas substituer celle du droit à l'intégration sociale ?

Alors que les besoins des pays en voie de développement, comme l'ont remarqué un économiste italien et un industriel français, peuvent encore être facilement identifiés – sinon satisfaits –, ceux des pays nantis échappent peu à peu à notre appréciation, étant donné qu'ils augmentent en fonction de la croissance et des gains de productivité.

Autre constatation quasi générale : l'évolution actuelle favorise « l'élite performante », ceux – hommes et entreprises – qui réussissent et deviennent ainsi plus forts encore, tandis que ceux qui peinent sont de plus en plus marginalisés. « Celui qui n'a pas d'amis, qui a un environnement culturel pauvre, constate amèrement un ancien fonctionnaire québécois du ministère du Travail, est de plus en plus laissé pour compte. »

Devant ce tableau résolument inquiétant, quels sont les signes d'espoir ? Ceux-ci apparaissent d'abord, dans une rencontre aussi dense et forcément hétérogène comme l'est ce vaste brassage humain de Caux, par quelques expres-

sions ou petites phrases relevées au fil des séances plénières ou des forums plus restreints : humilité devant la création (un scientifique français), nécessité d'une innovation spirituelle et sociale (un consultant allemand), défi de faire preuve de créativité et d'amour pour le prochain (un syndicaliste uruguayen), civilisation immatérielle...

C'est surtout M. André Danzin, conseiller auprès de la Commission de la CEE et du projet ESPRIT, qui s'est efforcé de donner ses raisons de croire à l'avènement d'une telle société.

« L'homme du XIX^e siècle, précise-t-il, détenait durant sa vie un stock d'esérance de temps libre équivalent à deux ans. Aujourd'hui, ce temps libre est multiplié par dix. Nous en devenons les gérants. La question se pose donc : comment préparer les générations futures au bon usage de ce temps ? »

Vers une civilisation de l'immatériel

Deux signes marquent cette évolution : on estime qu'à la fin de ce siècle, 90 % des dépenses des industries de transformation les plus performantes seront de nature immatérielle. Deux tiers de la main d'œuvre des pays les plus avancés travailleront sur des symboles d'information sans avoir de contact avec les objets ou les services relatifs à ces informations. « Ce monde que l'on dit matérialiste, avance ainsi M. Danzin, accouche d'une civilisation de l'immatériel. »

C'est en quelque sorte la matière grise qui devient la matière première de l'avenir mais, comme le faisait remar-



A gauche : participants à la session sur l'économie : (de g. à dr.) fonctionnaire finlandais, syndicaliste et député autrichien, consultant allemand et imprimeur britannique.



A droite : M. R. Kaku, durant l'exposé qu'il a fait de la philosophie de la multinationale Canon, dont il est le président. De même que son entreprise doit à son avis contribuer au bien-être de la nation, M. Kaku estime que le Japon doit contribuer à la coexistence pacifique de toutes les nations.

quer un manutentionnaire suisse, « cette matière grise doit comprendre aussi la créativité, le cœur et les qualités de travail des ouvriers, dont l'on n'attend souvent aujourd'hui que la présence, les muscles et la docilité ».

« Nous sommes en train de créer un homme plus debout, plus responsable, poursuit M. Danzin. A partir du moment où nous commutons vers une civilisation dans laquelle la matière première est essentiellement l'information, la connaissance, la conscience, nous sommes devant des besoins quasi infinis et par conséquent un appel de travail quasi infini. » (1)

Tel est le défi qui se présente aux hommes, aux femmes de l'économie d'aujourd'hui et de demain. Comment vont-ils le traduire dans la réalité de la vie professionnelle et sociale ? Plusieurs réponses ont été formulées pendant ces journées de rencontres.

Réactions en chaîne

D'abord par des exemples, notamment celui du groupe Tata (aciéries et métallurgie à Jamshedpour, en Inde), où des réactions en chaîne de changements individuels, intervenues à la suite du séjour de délégations paritaires de

(1) On trouvera le texte complet de l'intervention de M. Danzin dans un prochain numéro de *Changer*.

la société au centre indien du Réarmement moral, ont débouché sur des modifications profondes de l'état d'esprit dans les ateliers et sur une prise de responsabilité de l'entreprise pour la structure sociale des populations avoisinantes, qui sortent à peine de la misère.

Ensuite, par l'interpénétration des civilisations. Caux est dans ce domaine un haut-lieu particulièrement favorable où, comme le rappelait un député socialiste autrichien, « on arrive à discuter au-delà des positions arrêtées ». Soulignons à ce sujet le cas de la société nipponne Toshiba. C'est la dixième année de suite que des délégations mixtes de cette entreprise viennent rencontrer à Caux des représentants du reste du monde.

Le secrétaire du syndicat de cette société a d'ailleurs relaté les effets bénéfiques qui ont dérivé, pour l'entreprise, de la visite des premières délégations et en particulier des représentants de la direction qui, nous a-t-il confirmé, « ont su établir une qualité de communication avec les syndicalistes partisans du dialogue comme avec ceux qui y étaient opposés ». Le syndicat, qui était connu après la guerre pour ses positions extrêmement dures, a décidé de faire sienne une des maximes entendues à Caux : « Non pas qui a raison, mais ce qui est juste. » Il a en outre adopté un code de conduite en 14 points

« où ont été pris en compte les principes moraux sur lesquels le Réarmement moral met l'accent ».

Leadership et obéissance

Enfin, le chemin vers la société de demain demande une réflexion plus approfondie concernant la formation des chefs. Abordant ce thème, M. Olivier Giscard d'Estaing, vice-président de l'Institut européen d'administration, de Fontainebleau, a déclaré : « Le leadership, ce n'est pas donner des ordres, mais exercer une influence intellectuelle et morale. » Pour M. Giscard d'Estaing, un chef est celui qui motive, qui obtient un consensus et qui a la capacité de se commander à soi-même. Chacun de nous est un chef, et chacun de nous est sujet, chacun devant discerner quand il doit agir en chef et quand il doit apprendre à obéir. « Tout le monde détient un potentiel de leadership qui doit être développé. »

On trouvera ci-dessous un aperçu de la déclaration conjointe établie par une trentaine d'industriels de haut niveau du Japon, des Etats-Unis et d'Europe qui, dans une réunion parallèle, se sont interrogés sur les attitudes et les initiatives de nature à réduire les tensions du commerce international.

J.-J. ODIER

La situation conflictuelle des échanges commerciaux mondiaux a amené une trentaine de dirigeants américains, japonais et européens du monde de l'industrie et des finances à se réunir à Caux les 26 et 27 août.

Tous les participants étaient venus à titre personnel. Leur objectif était de permettre à chacun d'entrevoir pour son pays les mesures à prendre pour contribuer à l'amélioration de la situation d'ensemble, plutôt que de proposer des mesures que les autres devraient appliquer.

« Un développement aveugle de l'économie de marché, ont-ils dit à l'issue de leur rencontre, serait d'un effet négatif. Il y a assez dans le monde pour les besoins de chacun, mais pas assez pour la convoitise de tous. C'est là la responsabilité partagée d'Européens, de Japonais et d'Américains animés d'une forte préoccupation morale et spirituelle. »

RENCONTRE JAPON-AMERIQUE-EUROPE



CAUX : UN FONDS DE RENOVATION

Le bâtiment principal du centre de Caux a été construit au début du siècle. En 1946, il a été acheté, remis à neuf et transformé en centre de conférences par des hommes et des femmes, suisses et étrangers, convaincus de la nécessité d'un réarmement moral et spirituel. Depuis quarante ans, des milliers de participants y viennent chaque année du monde entier.

Le centre est géré par la Fondation pour le Réarmement moral, qui jouit du statut d'utilité publique. Les frais annuels de fonctionnement et d'entretien s'élèvent à 1.800.000 francs suisses et sont couverts à 50 % par les contributions des participants aux rencontres, à 6 % par des recettes diverses et à 44 % par des dons et des legs. Les dons, réguliers ou non, ainsi que les cadeaux en nature, sont donc indispensables pour assurer le fonctionnement du centre.

Indispensables aussi sont les apports en travail bénévole d'un grand nombre de personnes pendant les conférences comme pendant le reste de l'année. M. Ulrich Gautschi, cadre chez Swissair, responsable de l'entretien des bâtiments, est l'un de

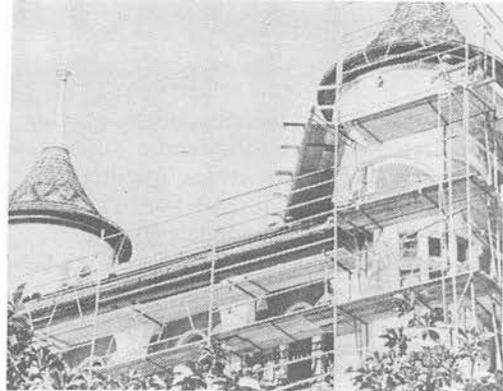
ceux qui s'occupent du maintien en état du centre de Caux. Sa conviction n'est pas le fruit du hasard.

« Après plusieurs années d'absence, a-t-il raconté dans le courant de l'été, ma femme et moi sommes revenus à Caux les mains vides mais le cœur plein de problèmes et de tensions. Avec l'aide de nos amis, nous avons redonné nos vies à Dieu. Nous avons trouvé le chemin du pardon et de la réconciliation et nous avons recommencé à porter ensemble notre vie de famille et notre vie professionnelle.

« Nous avons repris conscience de l'extraordinaire instrument qu'est Caux. Que sont alors quelques centaines de milliers de francs pour que ces bâtiments soient à même d'accueillir des hommes et des femmes du monde entier dans un esprit de réconciliation ? »

A Pâques 1986, soixante personnes de divers pays d'Europe – jeunes et moins jeunes – sont venues participer bénévolement, pendant une semaine, à divers travaux d'entretien et de rénovation.

Chaque année, la Fondation dépense autour de 200.000 francs pour les travaux d'entretien normaux. Mais la morsure des années se faisant sentir sur ce bâtiment



bientôt centenaire, un important programme de rénovation du gros-œuvre s'impose. Un plan étalé sur cinq ans a été établi. Les moyens financiers nécessaires à la réalisation de ce plan – 2 millions et demi de francs – dépassent de beaucoup le volume annuel normal des dépenses du centre.

Les vastes rencontres, comme les échanges privés ou entre groupes, qui tirent parti de ce cadre propice à la réflexion personnelle, doivent se poursuivre et s'intensifier. C'est pourquoi la Fondation pour le Réarmement moral invite tout un chacun à s'associer au programme de rénovation du centre de Caux.

Un dépliant donnant de plus amples renseignements sur ce projet est disponible à nos adresses.

Caux et les médias

« Tous les habitants de la Riviera vaudoise (les rives du Léman dans la région de Montreux) connaissent cette silhouette », remarquait le commentateur de la Télévision suisse romande le 12 juillet dernier lors d'un reportage sur le quarantième anniversaire du centre de Caux.

En fait, si la silhouette de l'ancien Caux-Palace est bien connue, le Réarmement moral devrait aussi l'être maintenant, grâce aux innombrables articles et reportages parus dans les quatre langues de la Suisse (romanche, allemand, italien et français) au cours des mois de juillet et août 1986. Dans un couloir du centre de conférence, un mur entier est tapissé des coupures de presse.

Un monde nouveau en gestation, Hommage japonais à Caux, La Suisse dans le monde, Une morale rigoriste, Nombreuses personnalités, L'impact spirituel, Défi à chacun, La foule des grands jours, 40 ans de lutte, Le Réarmement moral ne désarme pas, Caux aux sources de la nouvelle Europe, La force invisible, 40 ans de rencontres fructueuses, tels sont les titres les plus frappants que l'on peut lire parmi ces quelques 180 coupures.

C'est avec la télévision que l'été à Caux devait commencer et s'achever. Le 12

juillet, les journaux télévisés du soir consacreraient plus de cinq minutes (édition en français) et deux minutes et demie (en allemand) à la journée marquant le quarantième anniversaire. Gaston Nicole, responsable du journal en langue française, évoqua « les 3000 participants attendus qui essaieront de tisser des liens entre des communautés fort différentes et parfois antagonistes ».

Puis un jeune Scandinave expliqua devant la caméra que ses amis et lui-même se trouvaient à Caux pour y monter une revue musicale. « La différence entre Caux et d'autres lieux est la suivante, dit-il : quand vous parlez de la situation dans le monde et des idéologies, ici, les gens ne se contentent pas de discuter. Ils se laissent interpellés au niveau de leur propre vie, de ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes. » Une jeune fille du même groupe répondit avec un grand sourire à l'argument selon lequel tout cela était un peu idéaliste : « Oui, mais il faut être idéaliste. L'avenir en dépend. Je trouve que ma génération devient trop cynique. Si nous ne croyons plus à l'avenir, il n'y aura plus d'avenir. »

Interrogé sur le Réarmement moral durant la même émission, le professeur Carl Keller, qui enseigne la science des religions à l'université de Lausanne, donna son évaluation : « Frank Buchman, c'était aussi son originalité, était persuadé, comme naguère les Jésuites, qu'il fallait surtout atteindre les chefs de file. Et il a réussi

à atteindre les leaders, les philosophes, comme par exemple Gabriel Marcel, et des hommes politiques très importants. Donc Frank Buchman a réussi effectivement, me semble-t-il, à changer bien des choses dans le monde. Il est possible qu'ensuite les membres du mouvement ont un petit peu gonflé l'importance de ces réussites. Mais qu'il y ait eu des réussites, j'en suis certain. »

« Le mouvement ne se laisse pas classer », devait reprendre le commentateur. « Il n'a jamais été une Eglise, ajoute ensuite Carl Keller, il n'a jamais voulu être une Eglise – et n'est surtout pas une secte. C'est un mouvement de revitalisation à l'intérieur des communautés existantes, des religions existantes. C'est bien que, par exemple, des bouddhistes et des hindous ont pu sans autre rejoindre (...) ce mouvement de renouveau moral et spirituel. »

De son côté, l'Agence Télégraphique suisse, la principale agence de presse du pays, a diffusé chaque communiqué émanant du bureau de presse du Réarmement moral, comme l'ont prouvé les coupures qui parvenaient à Caux les jours suivants.

Le jour de la clôture de la conférence, les caméras de la télévision suisse romande tournaient à nouveau à Caux, cette fois-ci pour préparer une émission en direct d'une heure et demie sur le village de Caux et sur le centre de conférence, prévue pour le 12 septembre.

ANDREW STALLYBRASS

HOMMAGE A LA RESISTANCE ALLEMANDE (suite de la page 13)

arrivâmes à l'aéroport de Stuttgart, à bord d'un appareil de la Swissair, von Trott n'était pas au rendez-vous. Après deux heures d'attente, nous décidâmes de nous rendre en ville. Nous avons été conduits pas à pas par la providence vers un hôtel où j'ai retrouvé mon ami. Suivi par la Gestapo, il avait dû prendre toutes sortes de précautions. Le lendemain, dans le foyer d'un industriel allemand qui appartenait aussi à la résistance, nous avons eu une conférence avec Adam von Trott, Eugen Gerstenmeier, l'industriel Knoll et d'autres encore.

Le coup d'Etat était imminent et ma tâche consistait à transmettre à Washington la liste des personnalités qui allaient former le nouveau gouvernement.

Le lendemain, Adam et Clarita von Trott nous accompagnèrent à l'aéroport pour nous mettre dans un avion allemand qui devait nous conduire à Lisbonne. Nous avons traversé la France en rase-mottes car la guerre aérienne faisait rage à ce moment.

A Lisbonne, à notre descente d'avion, nous étions attendus par les représentants des services secrets américains. Quelques jours plus tard, nous arrivions à New-York, puis à Washington.

Un rôle providentiel

Le 20 juillet 1944, nous étions à Chicago pour assister à la Convention du Parti Démocrate, qui venait de choisir le président Roosevelt pour un troisième mandat et de désigner le sénateur Harry Truman comme candidat à la vice-présidence.

C'est par les journaux américains que nous avons appris la nouvelle de l'attentat et de son échec. Ce fut pour nous un coup terrible car, d'une part, nous pensions à tous nos amis dont la vie était en danger et, de l'autre, nous savions que la guerre allait se prolonger encore. Mais ce qui me bouleversa le plus fut de constater que la nouvelle n'était pas prise au sérieux par les médias américains, qui étaient devenus prisonniers de leur propre propagande et pensaient que tous les Allemands étaient les mêmes. Du reste, la directive venait du gouvernement, dont la propagande était dérangée par cet événement. Au soir de cette journée, plusieurs des amis de von Trott furent exécutés. Lui et d'autres furent

arrêtés au cours des semaines suivantes. La plupart d'entre eux furent condamnés à mort par le tribunal du peuple.

Même si Hitler avait échappé à l'attentat, ce dernier eut cependant des conséquences multiples. Le 20 juillet 1944 avait montré d'une manière exemplaire que des Allemands avaient risqué leur vie en luttant directement et ouvertement contre le totalitarisme et pour la liberté.

Dans le film *Pour l'amour de demain*, il est question de la rencontre d'Irène Laure avec une Allemande. Cette femme, c'était Clarita von Trott, la veuve de mon amie Adam. Elle incarnait par sa seule présence à Caux le courage de la résistance allemande. Son attitude a été décisive pour aider Irène Laure à modifier sa position vis-à-vis du peuple allemand. C'est donc aux martyrs du 20 juillet que

LE COMBAT POUR LA DÉMOCRATIE (suite de la page 6)

des courants variés, un renouveau de la foi dans nos pays. Le Guatemala est à la recherche d'une nouvelle voie. Notre nouveau président, Vinicio Cerezo, a appelé à la création d'un parlement centro-américain. C'est là une initiative qui a attiré l'attention des chefs d'Etat, y compris celle de Daniel Ortega, président du Nicaragua. Il nous faut arriver à établir un dialogue permanent entre les gouvernements d'Amérique centrale et rechercher certaines formes de convivialité. Dans l'immédiat, il nous faut éviter une confrontation armée telle qu'elle pourrait se produire entre le Honduras et le Nicaragua.

J.L. G.P. : Je partage les idées de Julio Celso. Ce qui pourrait ralentir le processus de démocratisation, c'est ce qui se passe au Nicaragua. Il faut rendre aux Nicaraguayens la révolution qui leur a été volée.

- Cette révolution, comment l'avez-vous accueillie au début ?

J.L. G.P. : Les Sandinistes ne s'étaient pas déclarés communistes et ils ont bénéficié d'un large appui international, y compris du président Carter. Mais le problème, c'est qu'ils ont supprimé toutes les libertés pour lesquelles ils avaient déclaré lutter. Ils persécutent une Eglise catholique qui a pourtant agi auprès d'eux comme une sorte de

l'on doit aussi en partie la réconciliation historique entre la France et l'Allemagne.

Au cours de notre visite aux Etats-Unis en été 1944, j'ai parlé pour la première fois à Frank Buchman de mon idée de faire de Caux un centre de conférences qui pourrait offrir à nos voisins allemands, français, italiens et autrichiens la possibilité de se rencontrer après les séparations dues à la guerre.

A la suite de la première conférence de Caux, en été 1946, c'est Hans Schönfeld, l'un des rescapés du 20 juillet, qui prépara la liste des cent cinquante Allemands qui furent invités à Caux l'été suivant. Les hommes du 20 juillet 1944 ont donc joué un rôle indirect mais providentiel pour établir les contacts qui ont conduit à la création du centre de conférences de Caux.

conseiller spirituel. Le principal obstacle auquel ils vont se heurter, et qu'ils ne vaincraient jamais, c'est précisément la foi en Dieu du peuple nicaraguayen.

- Pour revenir à votre séjour à Caux, nous vous avons entendu dire publiquement l'autre jour, M. de Leon, l'importance que vous attachiez au fait qu'après n'avoir pratiquement jamais passé une journée entière avec votre femme, vous avez pu vous trouver ici une semaine entière avec elle !

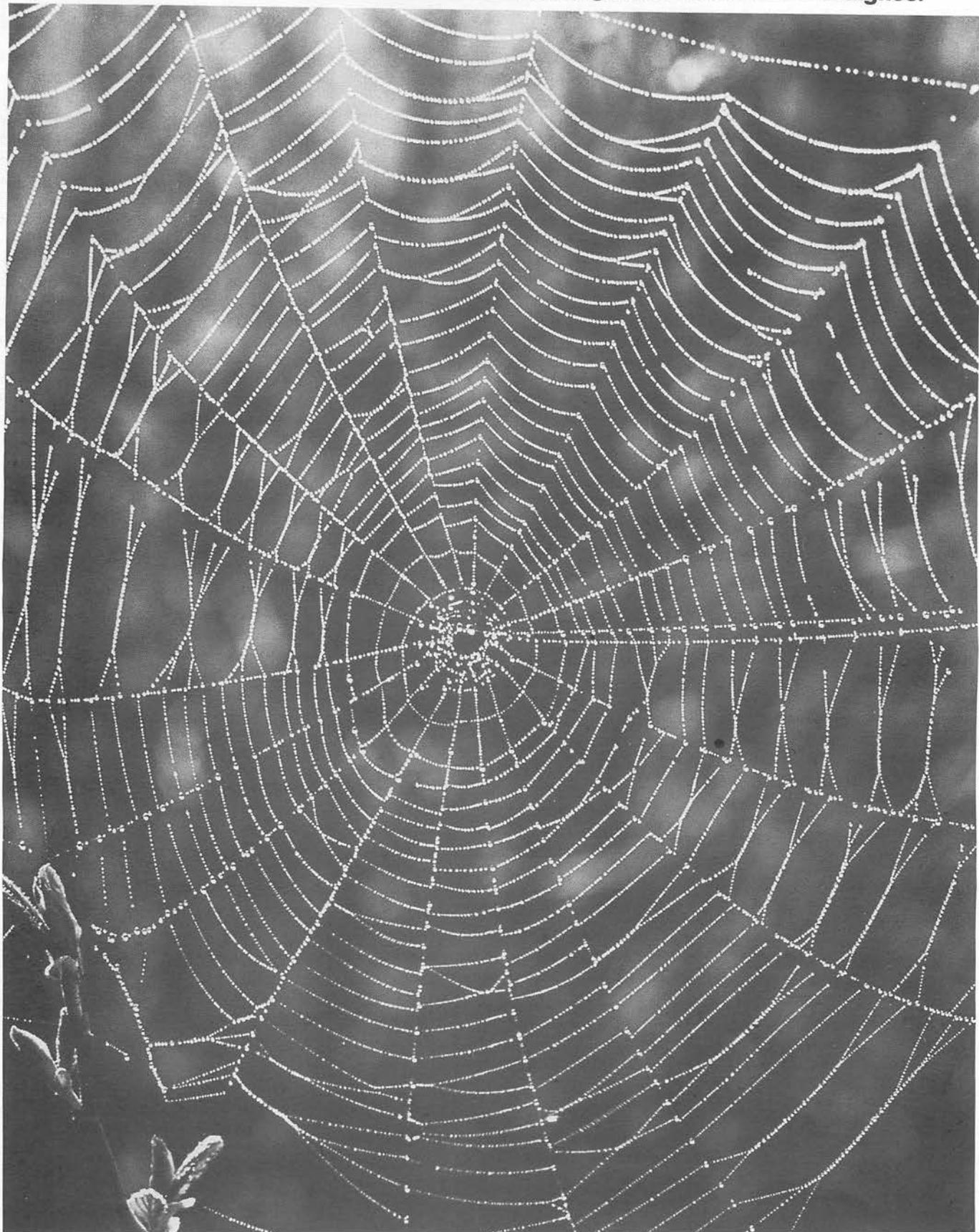
J.C.L. : Oui, j'ai d'abord été un peu décontenancé, parce que je n'en avais pas l'habitude ! Ici, c'est comme des vacances ! D'ordinaire, je pars de la maison à 6 h. 30 et ne suis de retour qu'à dix ou onze heures du soir y compris le samedi et le dimanche.

J.L. G.P. : C'est la première fois depuis dix-sept ans que ma femme voyage avec moi. En général, chez moi, je me lève à quatre heures du matin et je houspille tout le monde ! Ici, la vie est si calme que c'est ma femme qui me réveille.

J.C.L. : Dans le passé, ma femme et moi nous nous parlions seulement, si je puis m'exprimer au figuré, par signaux de fumée ! C'est dire que pour moi cette semaine à Caux a été une véritable détente. Comme si un poids m'était tombé des épaules. Pouvoir passer en revue toutes ces années, reconnaître nos fautes passées. Maintenant, ma femme accepte mon engagement syndical non seulement par résignation, mais par compréhension.

(Propos recueillis par J.J. ODIER)

Le réseau européen de Swissair ressemble étrangement à une toile d'araignée.



Rayonnant sur l'ensemble de l'Europe à partir de la Suisse, le réseau que Swissair a tissé soutient toutes les comparaisons: quelque 600 vols hebdomadaires entre notre pays et 47 villes représentant 26 états. (Compris, depuis ce printemps, Birmingham, Malte et Tirana.) Et rappelez-vous, chaque avion Swissair offre 3 classes au choix: First Class, Business Class et Economy Class. La plupart des destinations sont desservies quotidiennement et bon nombre d'entre elles plusieurs fois par jour.

swissair 